

PETROS
MARKARIS

MORT AUX
HYPOCRITES

SEUIL
CADRE
NOIR

MORT AUX HYPOCRITES

PETROS MARKARIS

MORT AUX HYPOCRITES

ROMAN

TRADUIT DU GREC
PAR HÉLÈNE ZERVAS ET MICHEL VOLKOVITCH

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Ce livre est édité par Anne Freyer-Mauthner.

Titre original : *Η εποχή της υποκρισίας*
I epokhi tis ipokrissias

© Petros Markaris & ΕΚΔΟΣΕΙΣ ΓΑΒΡΙΗΛΙΔΗ, 2020

Éditions Gavrielides, Athènes

langue grecque

© Diogenes Verlag AG, Zürich, 2020

sauf pour le grec

ISBN 978-2-02-147409-1

© Éditions du Seuil, juin 2021, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*J'ai échappé aux requins
Et abattu les tigres
Mais je me suis fait manger
Par les punaises*

Bertolt Brecht,
Épithaphe pour M

À Photini
et
à Josephina comme toujours

Personnages récurrents

Kostas Charitos, le commissaire.

La famille

Adriani Charitou, sa femme.

Katérina Charitou, sa fille, avocate.

Fanis Ouzounidis, mari de Katérina, médecin.

Lambros, fils de Katérina et Fanis.

Prodromos et Sevasti, parents de Fanis.

Les amis

Mania Lagana, amie de Katérina, psychologue.

Uli, compagnon de Mania, informaticien allemand.

Lambros Zissis, ancien militant communiste, créateur d'un foyer pour sans-abri, parrain du petit Lambros.

Les collègues

Thanassis Askalidis, Nikos Dermitzakis, Fotis Dervisoglou, adjoints du commissaire.

Koula, adjointe du commissaire, spécialiste d'Internet.

Stella, secrétaire.

Dimitriou, directeur de l'Identité judiciaire.

Karabetsos, directeur de l'Antiterrorisme.

Koulakos, directeur de la Délinquance financière.
Vellidis, directeur de la Délinquance électronique.
Zonaras, directeur des Affaires internes.
Stavropoulos, médecin légiste.
Guikas, ancien supérieur du commissaire, parti à la retraite.
Le ministre (de l'Intérieur).
Le chef de la police.
Kapsidis, le sous-chef.

Les journalistes

Merikas.
Areti Steryiou, « la grande bringue ».
La femme au collant rose.
Le jeune homme en T-shirt.

1

La distance entre les deux portes est d'environ dix mètres. Elle la parcourt en vingt pas exactement. Depuis deux heures les mêmes vingt pas, d'une porte à l'autre, et à chaque virage son regard rencontre le mur opposé.

Mes yeux sont fixés sur elle. Un peu plus loin, Mania et Uli discutent à voix basse. J'irais volontiers les rejoindre pour noyer mon angoisse en bavardant, mais mes jambes sont paralysées et je n'ose pas me lever de ma chaise. Seuls mes yeux bougent en suivant ses pas, fascinés. Zissis, venu avec nous, a disparu.

Soudain elle interrompt sa marche et se tourne vers moi.

– Ça n'en finit pas, déclare-t-elle, inquiète. Cela fait au moins deux heures.

– Mais non, intervient Mania. Une heure trois quarts, exactement. J'ai regardé ma montre quand on l'a emmenée.

– Vous croyez qu'ils vont lui faire une césarienne ? demande-t-elle.

– Une césarienne ? Pourquoi ? dis-je.

– Quoi qu'ils lui fassent, Fanis est avec elle, nous rassure Mania.

La discussion est interrompue par le retour de Zissis, un bouquet de roses rouges à la main.

– Bravo, Lambros, lui dis-je. Heureusement que tu y as pensé. Tu es le seul.

– Elles sont pour le petit Lambros ou pour Katérina ? demande Mania.

– Pour les deux, répond Zissis.

Avant qu'il ait pu en dire plus, une des portes s'ouvre sur une infirmière.

– Longue vie à l'enfant ! Entrez.

Mes jambes, apparemment, attendaient l'heureux événement pour se remettre à fonctionner. Je me lève d'un bond. Nous courons tous vers la porte, sauf Uli qui nous suit discrètement. Je ne sais où Adriani s'est exercée, mais elle passe toujours la première. Les autres laissant la priorité au grand-père, j'entre derrière elle. Au milieu de la salle, Fanis tient dans ses bras un bébé aux yeux fermés, secoué par les pleurs.

– Je vous présente Lambros, dit-il, tout sourire.

– Mon petit, mon chéri, s'écrie Adriani, et elle l'arrache à Fanis pour le prendre dans ses bras. Lambros pleure toujours. Elle le soulève, les bras tendus, pour l'admirer.

– Allons, ne pleure pas. Tu es notre chouchou chéri, tu seras heureux comme tout, je te le garantis.

Puis, se tournant vers Fanis :

– C'est toi tout craché. Il n'a rien de ma fille.

– Doucement, madame Adriani. Il va changer plusieurs fois avant l'âge adulte.

Adriani jette un dernier coup d'œil à son petit-fils et s'apprête à me le passer, mais je fais un pas en arrière. Tout mon corps tremble. J'ai peur qu'il ne me glisse des mains. Je me souviens soudain que j'ai vécu la même panique jadis avec Katérina.

– Donnez-le à la marraine ou au parrain, intervient Mania pour atténuer ma gêne, et elle prend le bébé dans ses bras.

– Qui sont la marraine et le parrain ? demande Fanis.

– La marraine, explique Mania, c’est moi qui vais le baptiser, et le parrain l’oncle Zissis qui lui a donné son prénom.

Zissis tend le bouquet à Uli et va vers Mania pour admirer son homonyme.

– Comment va Katérina ? dis-je à Fanis.

On se tait, on me regarde, l’air gêné : l’enthousiasme autour du nouveau-né leur a fait oublier la mère.

– Tout va très bien, répond Fanis. L’accouchement a été très facile. Vous pouvez aller la voir si vous voulez.

Et il montre la porte du fond.

– Pendant ce temps-là, dit l’infirmière, je vais coucher le petit dans son berceau. Après ça, on ramènera sa mère dans sa chambre.

Elle prend le bébé des bras de Mania.

Adriani ouvre la porte. Katérina, dans son lit, nous accueille d’un sourire. Elle semble un peu éprouvée, mais de bonne humeur.

– Alors, vos impressions sur votre petit-fils ? demande-t-elle joyeusement.

– Il est chou, s’exclame Adriani.

Elle accourt près du lit et prend sa fille dans ses bras.

– Longue vie au petit, Katérina. Soyons heureux et fiers de lui.

Elle voudrait continuer, mais l’émotion l’étouffe et elle fond en larmes.

– Enfin maman... Aujourd’hui on doit se réjouir.

– Je pleure de joie, ma petite chérie. Tu ne peux pas savoir à quel point j’attendais ce moment.

Elle se détourne pour s’essuyer les yeux. C’est à mon tour d’embrasser Katérina. Mais avant que j’aie pu lui dire mes mots tendres à moi, l’infirmière fait son entrée.

– On va remonter madame Ouzounidou dans sa chambre, annonce-t-elle. Vous pourrez lui rendre visite là-bas.

– Ma femme s'appelle Charitou, corrige Fanis. Ouzounidis est le nom de mon fils.

– Pardon, marmonne l'infirmière en le regardant de travers.

Les autres discutent à voix basse dans la salle à côté, tous souriants.

– Comment est-elle ? demande Mania à Adriani.

– Le moral est bon. L'accouchement a été facile, elle ne semble pas du tout avoir souffert. Ils vont la remonter dans sa chambre. Je vais rester avec elle ce soir.

– Personne ne va rester avec elle, même pas moi, l'arrête Fanis. Il faut qu'elle dorme, qu'elle se détende. En cas de besoin, les infirmières sont là. Quant à nous, allons boire un verre à la santé de Lambros.

Tout le monde est ravi, Adriani comprise.

– Où allons-nous ? demande-t-elle à Fanis.

– Dans un restaurant du coin. Tant pis si ce n'est pas le meilleur, l'important c'est qu'on fête l'arrivée du jeune homme. Le repas rituel se fera chez nous.

Il nous emmène dans un restaurant, plus haut dans l'avenue Kifissias. Il a vu juste : personne ne s'intéresse au repas. C'est Lambros la friandise. Tous lui souhaitent la santé avant tout, et aussitôt on se met à faire des plans : comment il grandira dans cette société, quelles études il fera. Il n'a pas encore tété sa mère qu'on l'envoie déjà faire son master.

Conclusion, toujours la même : comme c'était bien l'enfance autrefois, et comme c'est terrible aujourd'hui.

– Enfin, vous êtes malades ? s'exclame Adriani. Vous ne vous rendez pas compte de ce que c'était. Vous savez ce que ça représente, se nourrir de lentilles, de haricots et d'herbes bouillies ? Aller à l'école pieds nus parce qu'on n'a qu'une paire de chaussures qu'il faut garder pour la pluie et la neige ?

– Très juste, Adriani, approuve Zissis. La seule différence, c'est que vous attendiez d'être sauvés par les politiques, et nous par la révolution. Ils ont échoué, la révolution aussi, mais nous avons tenu le coup.

Soudain Uli prend Mania dans ses bras et l'embrasse passionnément.

– Nous ferons un enfant, nous aussi ? demande-t-il.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? répond-elle, surprise.

– Je ne sais pas. C'est peut-être que la conversation est si différente de celle d'une famille allemande.

– Qu'est-ce que vous vous dites dans ces cas-là ? demande Adriani.

Uli réfléchit.

– Je ne sais pas. Peut-être que chez vous l'avenir incertain fait davantage parler l'amour.

Et il insiste :

– Alors ? Nous aussi, nous ferons un enfant ?

– D'accord, mon chéri, mais pas tout de suite, je t'en prie. Un bébé de plus et il faudrait fermer le bureau. Katérina nous a devancés, tu vois.

Nous éclatons tous de rire et levons nos verres à la santé du nouveau-né.

– Cette nuit je ne vais pas dormir, me dit Adriani, une fois chez nous.

– Pourquoi ?

– Je penserai au bébé.

Elle se trompe. Trois minutes suffisent et elle dort comme un angelot.

2

En allant au bureau, je m'arrête dans une pâtisserie pour acheter une boîte de truffes au chocolat. Une idée d'Adriani. Quand je lui ai demandé quels petits gâteaux offrir aux collègues du bureau, elle m'a dit tout de suite : des truffes.

– Pourquoi des truffes et pas des petits baklavas ? me suis-je étonné.

– Parce que les baklavas, c'est pour les grands-pères et les grands-mères comme nous, a-t-elle répondu. De nos jours, tout le monde préfère les truffes.

Je fais l'impasse sur la cafétéria et vais directement dans mon bureau. J'ouvre la boîte et commence ma tournée chez mes adjoints. Je déclare en entrant :

– Pour fêter la naissance.

Ils se lèvent tous d'un bond. Koula vient vers moi la première. Elle me prend dans ses bras et m'embrasse sur les deux joues.

– Elle a accouché quand ? demande-t-elle.

– Hier soir. Tout s'est bien passé.

Les autres y vont aussi de leurs vœux et félicitations.

– Comment vous allez l'appeler ? demande Askalidis.

– Lambros.

Suit un silence gêné, car personne ne connaît ma relation avec Zissis.

– C'est le prénom de l'autre grand-père ? questionne Dervisoglou.

– Non, rien à voir. Ça vient d'ailleurs.

– Pourquoi vous ne lui donnez pas votre prénom ou celui de l'autre grand-père ? demande Dermitzakis, la bouche pleine.

Je me rappelle la conversation que nous avons eue avant de choisir le prénom.

– L'autre grand-père s'appelle Prodromos. Tu imagines, appeler un gamin Prodromos ? Quant à mon prénom, il est trop banal. Lambros, ce n'est pas ordinaire.

– En tout cas, c'est bien que les enfants portent le prénom de leurs grands-pères ou de leurs grands-mères, insiste Dermitzakis.

– Dis-moi un peu, Nikos, demande Koula, tu te destines à devenir le parrain du bébé ?

– Bien sûr que non.

– Alors en quoi ça te concerne, le prénom que ses parents vont lui donner ?

Dermitzakis lui lance un regard de travers, mais il la boucle.

– Moi, on m'a appelé Thanassis, comme le père de ma mère, mais Thanassis, ça me tape sur les nerfs, déclare Askalidis.

– Pourquoi ? demande Dervisoglou.

– Parce que ça rappelle les films avec Thanassis Venghos. À l'École de police, on n'arrêtait pas de m'appeler Venghos. Heureusement, j'ai imposé Thanos et j'ai pu souffler.

Nous rions tous et l'atmosphère se détend. Ils me raccompagnent à la porte avec de nouveaux vœux et je poursuis ma tournée. C'est au tour de Zonaras des Affaires internes, Vellidis de la Délinquance électronique et Karabetsos de l'Antiterrorisme. Mais je me dis qu'on va jaser si je me

promène d'un bureau à l'autre avec une boîte de truffes au chocolat. J'appelle Stella et lui dis de rassembler tout le monde dans l'ancien bureau de Guikas, transformé en salle de réunion. Je m'apprête maintenant à l'inaugurer comme salle de cérémonie.

J'offre d'abord une truffe à Stella et entre dans le bureau. Les trois collègues chefs de service sont assis à leur place habituelle.

– Je ne vous ai pas fait venir pour une réunion, mais pour mon petit-fils, dis-je en brandissant la boîte.

– Longue vie au petit ! s'écrient-ils tous d'une seule voix.

– Maintenant que tu es grand-père, Kostas, il ne te reste plus qu'à attendre la retraite pour profiter de ton petit-fils, dit Vellidis.

– Penses-tu, lui répond Zonaras. Moi, j'ai deux petits-enfants, et la retraite, je n'y pense même pas. Je n'ai pas l'intention de consacrer le restant de ma vie à deux marmots.

Comme il n'y a pas de réunion, on en a vite fini avec les vœux et félicitations et je regagne mon bureau. Il reste la moitié des truffes. Je pense d'abord les rapporter à la maison, puis je me reproche ma radinerie et retourne avec la boîte dans le bureau de mes adjoints.

– C'est pour vous, leur dis-je.

– Mais on vous a déjà félicité pour le petit, répond Koula.

– Pas grave. Félicitez-moi une deuxième fois. Lambros vient d'arriver, il a besoin de tous les vœux possibles.

– On ne voudrait pas vous offenser, dit Dervisoglou en tendant la main vers la boîte, tandis qu'Askalidis éclate de rire.

Je lui demande :

– Pourquoi tu ris ?

– Parce que Fotis adore les truffes. Dès qu'il en voit, son œil s'allume.

Je les laisse se régaler et retourne dans mon bureau. Je farfouille dans mes papiers pour tuer le temps, car nous traversons une période de grand calme. Heureusement, Koula vient me sauver de l'ennui.

– Trois kilos huit cents ! Une vraie bête ! Qu'il soit à l'abri du mauvais œil ! lance-t-elle.

Je m'étonne.

– Comment connnais-tu son poids ?

– J'ai appelé votre femme pour la féliciter et elle me l'a dit.

Et moi qui n'ai pas pensé à demander combien pèse mon petit-fils !

– C'est à votre tour maintenant, fais-je, et aussitôt je me mords la langue.

– Merci, mais il faudrait plutôt le dire à mon mari. Chaque fois que j'aborde le sujet, il ne veut pas en entendre parler.

– Pourquoi ?

– Il se demande qui va l'élever. Ses parents sont au village, moi, je n'ai pas de mère...

Koula fait une pause.

– Il a raison, mais moi j'en ai très envie.

C'est alors que le téléphone sonne et, tandis que Koula s'éclipse discrètement, j'entends la voix du sous-chef Kapsidis.

– J'ai appris la bonne nouvelle et je vous appelle pour vous féliciter. Vous avez de la chance, votre petit-fils est arrivé pendant une période d'accalmie. Profitez-en.

Je le remercie et en raccrochant, je décide de suivre son conseil et de mettre le cap sur la maternité.

Je sors la Seat du garage et tourne à gauche pour rejoindre l'avenue Kifissias. Après un embouteillage monstre à partir du cinéma Anessis jusqu'au tournant d'Ayia Varvara, j'arrive enfin.

Dès que j'ouvre la porte de la chambre, Adriani pose un doigt sur sa bouche.

– Elle dort, m'explique-t-elle en sortant dans le couloir.

– Elle va comment ?

– La mère et le fils se portent à merveille.

Elle s'interrompt en voyant une infirmière entrer dans la chambre de Katérina.

– Elle dort, lui dit-elle.

– Il faut qu'elle se réveille. On va lui amener le petit pour la tétée.

– Tu as de la chance, Kostas. Tu viens d'arriver et tu vas voir ton petit-fils.

Katérina est assise sur son lit et nous sourit. Je vais vers elle pour l'embrasser.

– Comment vas-tu, ma chérie ?

– Bien, mais depuis l'accouchement, j'ai tout le temps envie de dormir.

Adriani émet son diagnostic, avant que les médecins ne le fassent.

– Malgré tout, accoucher, ça fatigue. Et puis tu travaillais beaucoup et tu manquais de sommeil.

Nous sommes interrompus par l'infirmière qui entre avec le bébé. Il paraît différent, une fois emmailloté. L'infirmière le remet à Katérina. Lambros se colle au sein de sa mère et se met à téter avec frénésie.

– Grâce à Dieu, il a de l'appétit, dit Adriani.

– S'il continue comme ça, il pèsera cinq kilos quand je vais rentrer à la maison.

– Et ça ne te fait pas plaisir ? lui répond sa mère.

– Mais maman, je ne veux pas d'un fils grassouillet.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Le plus important maintenant, c'est qu'il soit fort et robuste. Le reste suivra.

– En tout cas, s’il est comme toi, la fin ne ressemblera pas au commencement, dis-je à Katérina.

– Pourquoi ?

– Parce que tu étais une petite fille grassouillette et que tu es maintenant une vraie sylphide.

– Bravo papa, tu m’as remonté le moral ! dit-elle en riant. La porte s’ouvre et Zissis fait son entrée.

– Tu tombes bien, lui dit Adriani qui rit aussi.

Zissis ne fait pas attention à nous. Il se dirige droit vers Lambros et l’examine.

– Comment va, Lambros junior ? demande-t-il à son homonyme qui ne réagit pas, trop occupé à se nourrir. Tu as vu ça, commissaire ? Même les nourrissons n’accordent plus aucune importance aux gens de gauche.

Katérina éclate de rire.

– Quand tu le promèneras et que tu lui achèteras des glaces et des sucettes, il te prêtera davantage attention.

– Tu as raison, Katérina. Mais tu sais, j’essaie d’oublier que finalement, pour moi aussi, la révolution est partie en sucette.

Mon portable coupe court à la conversation.

– Où êtes-vous, monsieur le commissaire ? me demande le sous-chef.

– En visite, chez mon petit-fils.

– Désolé d’interrompre cette agréable entrevue, mais vous devez vous rendre sur-le-champ à Anavyssos. Paris Fokidis vient d’être assassiné.

– Le magnat de l’hôtellerie ?

– Précisément. On a fait sauter sa voiture dans le garage de l’hôtel.

– J’y vais tout de suite.

En voyant ma mine, tous comprennent que quelque chose est arrivé.

- Qu'est-ce qui se passe ? demande Adriani.
- En ce bas monde, certains naissent et d'autres meurent. Seulement quand on m'appelle, ce n'est pas simplement qu'ils sont morts, mais qu'on les a tués.

Et je sors dans le couloir pour lancer les opérations. J'appelle Dermitzakis qui devra coordonner mes adjoints et les voitures de patrouille. Je lui dis de demander à Dimitriou de l'Identité judiciaire d'emmener avec lui un artificier.

3

Nous partons en même temps que la camionnette de l'Identité judiciaire et que l'artificier. J'ai pensé faire venir le médecin légiste, mais je me ravise. La victime est un homme d'affaires connu et la présence de toute la troupe ferait bonne impression en montrant que nous prenons l'affaire très au sérieux. Mais je sais que Stavropoulos, le médecin légiste, refuserait : c'est un contestataire convaincu. D'un autre côté, ne soyons pas injuste, que viendrait faire la Médecine légale dans un attentat à la bombe ? Je la vois mal nous donner des informations valables sur le lieu du crime.

Nous ouvrons la marche pour dégager la route avec la sirène. J'ai pris avec moi Dermitzakis, Dervisoglou et Askalidis, et laissé Koula au bureau pour assurer la communication.

Dervisoglou, qui nous conduit, propose de passer par la rue Spaton, Koropi, Vouliagmeni et l'avenue Souniou. Bonne idée. À part le tronçon Koropi-Vouliagmeni, où certaines voitures ont failli aller dans le fossé pour nous laisser le passage, le reste du parcours se fait sans surprises ni embouteillages.

J'ai sur mes genoux la copie du CV de Paris Fokidis. Je me concentre sur ses activités professionnelles.

Fokidis a commencé avec un petit hôtel en Chalcidique, sa région d'origine, et s'est retrouvé propriétaire de toute

une chaîne, la Fokea SR Hotels. C'est dans l'un d'eux, le Nymphéas, à Anavyssos, que le meurtre a été commis. Les trois autres se trouvent à Sifnos, Xylokastro et en Crète. Il avait aussi une agence de voyages à Londres, pour envoyer des touristes dans ses hôtels, sans aucun doute, par groupes entiers.

Le Nymphéas se trouve en dehors d'Anavyssos, à Palea Fokea. La voiture de la police locale nous attend à l'entrée.

– Faites-moi un résumé, dis-je au policier. J'apprendrai les détails en cours de route.

– Que dire, monsieur le commissaire ? Heureusement que nous sommes hors saison, l'hôtel est presque vide. Sinon nous aurions beaucoup de victimes.

– On vous a prévenus à quelle heure ?

Il consulte sa montre.

– Vers midi. Nous sommes tout de suite allés au garage. Vous allez voir, la victime est en bouillie. Les autres voitures n'ont pas été trop endommagées, Fokidis garait la sienne à l'écart.

On a dû prévenir le directeur de notre arrivée : nous le trouvons à l'entrée.

– Stratos Eleftheriou, directeur de l'hôtel. Mon Dieu, quelle histoire.

Il semble bouleversé.

– Conduisez-moi sur le lieu du crime, dis-je.

– Nous descendrons par l'escalier. Nous avons arrêté l'ascenseur le temps que le technicien l'examine et le juge en bon état.

À gauche après l'entrée du garage, nous apercevons les débris d'une BMW. Le capot a volé en l'air, le pare-brise est en miettes et il ne reste du conducteur qu'une masse informe.

L'équipe de Dimitriou et l'artificier encerclent aussitôt le véhicule. Je jette un coup d'œil aux autres voitures. Elles sont

très peu nombreuses et loin de nous, en effet. À première vue, elles n'ont pas trop souffert.

– Le garage sert surtout l'été, explique Eleftheriou. Beaucoup de gens viennent en voiture ou en louent une.

– Qui l'a trouvé ?

– Personne et tout le monde. Après l'explosion, tandis que la plupart des clients sortaient en courant, le personnel et moi-même nous sommes précipités au garage. Nous avons découvert la scène presque tous ensemble.

– Allons dans votre bureau, nous serons plus tranquilles.

Nous laissons Dimitriou et ses hommes au garage et remontons au rez-de-chaussée. Le bureau du directeur est au fond.

– À quelle heure Fokidis est-il arrivé ? dis-je une fois assis.

– À dix heures. Nous avons discuté du programme de l'été pendant une heure. Puis il a fait sa visite habituelle à la cuisine et dans les chambres. Il a dû partir vers midi.

– Il venait régulièrement ?

– En fonction de la saison. D'habitude il envoyait M. Kornaros, le directeur des hôtels, et M. Kelesidis, le directeur général. Mais nous sommes dans la période de préparation à l'été, et M. Fokidis la gère toujours personnellement. Il était sans arrêt en voyage, en Grèce ou à l'étranger. Il voulait contrôler lui-même les choses, les problèmes de personnel, le fonctionnement de la cuisine. Il le faisait non seulement chez nous, mais aussi dans les autres hôtels.

– Il vous avait prévenu de son passage ?

– Oui, sa secrétaire m'a appelé hier.

– Où puis-je trouver le gardien du parking ?

– En cette saison il n'y en a pas, monsieur le commissaire. Nous en embauchons un de juin à septembre, quand l'hôtel est plein. Le reste du temps, les clients ont une carte pour ouvrir ou fermer la porte du garage, mais la plupart se garent

dehors, car il y a de la place. Un de nos employés nettoie le garage le matin. C'est tout.

L'assassin a dû faire son repérage et constater l'absence de gardien. Le reste a été facile. Il n'avait qu'à attendre le bon moment, quand le garage serait vide. Quant aux explosifs, il a dû les cacher dans un sac à dos.

Je n'ai pas d'autres questions pour Eleftheriou. De toute façon j'apprendrai la suite au siège de la société. Je le prie d'annoncer ma visite là-bas et redescends au garage. Dimitriou et l'artificier sont encore sur la voiture. Mes hommes se tournent les pouces en attendant mes instructions. Entretemps Stavropoulos est arrivé. Je le prends en premier, sachant qu'il n'aura rien à me dire de palpitant.

– Je suis venu pour rien, mais c'est ma faute, commence-t-il. Quand Dimitriou m'a parlé d'une bombe, j'aurais dû m'attendre à ne trouver que des petits morceaux. Je n'ai rien à te dire, tu t'en doutes. Je vais l'autopsier pour la forme, mais l'artificier t'en dira davantage.

Je le laisse embarquer les restes de Fokidis dans l'ambulance. Dimitriou et l'artificier attendent que les brancardiers aient terminé pour continuer d'examiner la BMW. Je leur demande :

– Ils l'ont fait sauter comment ?

– À la dynamite, répond l'artificier.

– En tout cas, ajoute Dimitriou, le type connaît son boulot. Il a relié les câbles pour faire un maximum de dégâts. Je serai plus précis après l'examen au garage, mais je ne pense pas qu'il y aura de grosses différences.

Je les laisse et rejoins mes hommes.

– L'un de vous va interroger le personnel de la réception. Il faut savoir si on a vu un ou plusieurs inconnus entrer dans l'hôtel et si on les a questionnés. Je veux aussi la liste des clients.

- Je m'en occupe, déclare Dermitzakis.
- Bien. Vous deux, faites le tour des étages et posez la même question aux femmes de chambre. Nous nous retrouverons ici pour faire le point.

Tous trois s'en vont et je me prépare à remonter au rez-de-chaussée pour aller au bar, que je me suis réservé. Mais je suis encore dans l'escalier lorsque mon portable sonne.

- Où en sommes-nous, monsieur le commissaire ?

Je reconnais la voix du sous-chef.

Je lui transmets le peu d'informations que nous avons, mais je comprends bientôt que son appel a un autre but.

- Le ministre veut nous voir, annonce-t-il.

– Voyons-le, mais il me faut encore un peu de temps. Je voudrais terminer l'enquête sur le lieu du crime, puis interroger la direction au siège. Alors seulement nous aurons une image plus claire.

Je trouve le bar au bout du couloir à droite. Devant s'étend une grande terrasse avec des tables et des parasols. Je me demande pourquoi on a ouvert ceux-ci : le soleil montre à peine le bout de son nez, on peut en profiter sans virer au rouge brique, mais je suppose qu'on trouve cela décoratif.

La salle est vide. Je m'approche du jeune type derrière le bar. Il me jette un coup d'œil tout en rangeant ses tasses. Je veux lui montrer ma carte, mais il m'interrompt.

- Pas la peine, dit-il. J'ai compris que vous êtes dans la police.

– Je ne vais pas te retenir longtemps. As-tu vu quelqu'un ce matin qui est venu boire un café et n'était pas client de l'hôtel ?

Il hausse les épaules.

– Je vous mentirais en disant que je connais tous nos clients. Le seul qui soit venu était un jeune, de mon âge à peu près.

– Il portait quelque chose, un sac de voyage, un sac à dos ?
– Non. Il portait un blouson bleu et avait les mains vides. Il a sorti l'argent de sa poche revolver pour payer son espresso. Mais si un autre client de l'extérieur a consommé en terrasse, la serveuse vous le dira. D'ici je ne vois pas dehors.

La serveuse est en train de servir un couple avec enfant sur la terrasse. J'attends qu'elle revienne et me présente.

– Je veux te poser quelques questions, dis-je.

– Tout de suite ? Ce serait possible après le boulot ?

– Parle avec le commissaire, Yota, intervient son collègue. J'assure en attendant.

Nous allons nous asseoir à une table près du bar et je lui pose les mêmes questions.

– Des clients qui n'étaient pas de l'hôtel ? Un couple, c'est tout.

– Tu peux me dire à peu près leur âge ?

– L'homme devait avoir la cinquantaine. La femme était sûrement plus jeune.

– Habillés comment ?

– L'homme portait un costume, mais sans cravate. La femme, un pantalon et un blouson de cuir. Des gens aisés.

– Ils portaient quelque chose ?

– La femme avait son sac à main. L'homme, un sac à dos. Il l'a mis sur son dos en partant.

– Tu te souviens quand ils sont arrivés, puis repartis ?

– Il était onze heures et ils sont restés environ une heure.

– Merci. Ce sera tout.

Elle s'en va.

Si c'était lui l'assassin, il a pris une femme avec lui, sans doute pour détourner l'attention.

Je quitte le bar et demande à la jeune fille de la réception si elle n'aurait pas vu passer un couple, que je lui décris.

– J’ai aperçu une femme devant l’ascenseur qui parlait dans son portable. Puis elle est sortie en compagnie d’un homme.

– Combien de temps plus tard ?

Elle hausse les épaules.

– Comment savoir ? J’étais occupée, je n’ai pas fait attention.

– L’homme avait un sac à dos ?

Elle réfléchit.

– Maintenant que vous le dites, oui, c’est vrai.

La femme faisait le guet avec son téléphone, me dis-je, pour prévenir l’homme en cas de besoin. Un autre avait sûrement inspecté le garage et l’avait mis au courant. Quelqu’un sans doute qui avait pris une chambre et la carte d’entrée du garage. Nous allons examiner la liste des clients, mais je doute qu’on en tire quoi que ce soit. Le complice avait sûrement un casier judiciaire vierge et nous servira un alibi crédible. Un exécutant et deux complices : l’affaire sent le crime organisé.

– Le personnel dans les étages n’a rien remarqué d’anormal, me dit Askalidis, qui se pointe au même instant.

– Dervisoglou ne trouvera rien non plus, dis-je, et je lui explique pourquoi. Appelle Dermitzakis, nous allons continuer au siège de l’entreprise.

Pas besoin de le prévenir, il sort au même instant de l’ascenseur.

– Ils viennent de le remettre en marche, explique-t-il.

Je lui demande la liste des clients. Il la sort de sa poche.

– Donne-la à Thanos, dis-je à Askalidis. Fotis et toi, rentrez à la Sûreté et épiluchez la liste avec Koula. Demandez une voiture au commissariat d’ici. Dermitzakis et moi, nous allons au siège.